

Devenir parent, seul, avec l'autre, avec d'autres.

Introduction

J'ai trouvé pertinent de commencer par l'historique du devenir parent, parce que je pense que c'est une façon de réaliser qu'il y a beaucoup d'atouts pour naître parent en 2017, même si l'affaire en un demi-siècle s'est complexifiée à l'extrême. Certes ces complexifications amènent des enrichissements mais aussi des déviances et des régressions et les parents restent parfois bien démunis pour faire le tri, envahis qu'ils sont par le chant des sirènes des médias à propos de l'enfance. Il y a une crise du devenir parent, et même grand-parent, que je peux mesurer à partir de l'évolution des demandes de consultation en 40 ans. Je rencontre actuellement de jeunes parents, plein d'allant et de lucidité complètement paralysés devant le comportement de leur enfant, ne sachant que faire, alors que ce sont par ailleurs des gens actifs et courageux dans la vie. Visiblement déstabilisés par les problématiques enfantines ordinaires, ils semblent découvrir un monde d'extra terrestres. J'associe souvent leur désarroi à ce qui se passe lorsqu'on est face à un problème mathématique ou une énigme si simple qu'on ne trouve pas la solution parce qu'on imagine que la solution est très complexe et qu'on réfléchit trop. Est-ce suite à l'évolution des structures familiales ? De la prise en compte du désir féminin d'avoir ou pas un enfant ? De la divulgation des savoirs psychologiques ? De la crise économique ? Du déplacement des responsabilités des pouvoirs publics vers les parents ? Autant de questions par lesquelles nous pourrions éclairer cette étape initiatique du « devenir parents ». Plus modestement je vais essayer de vous transmettre quelques pistes sur ce qu'est un enfant et comment on devient parent seul, avec l'autre, avec d'autres. Il est évident que trouver sa place comme parent est devenu hasardeux, l'insouciance parentale a disparu, mettant à mal souvent le bonheur d'être parent et parfois l'harmonie du couple. J'essayerai aussi de vous rassurer en vous disant, que vous n'arriverez pas à être les bons parents dont vous rêvez et que la presse à sensation vous intime d'être, « psychanalyser, gouverner, éduquer, mission impossible » a écrit Freud, donc inutile de dramatiser. Cela n'a pas d'importance de ne pas arriver à être toujours des parents au top, je crois que c'est même mieux de ne pas atteindre à l'idéalité, car ainsi vous pouvez compter sur vos enfants. Vous pouvez les considérer comme de vrais sujets, reconnaître que en général ils savent se sortir des pires fantasmes que vous leur aurez imposés, et même que cela les aidera à se construire vaillamment par rapport à vous, à devenir résilient et parent à leur tour, après avoir critiqué votre façon d'être parent. Mais il y a une condition pour qu'ils puissent se libérer des erreurs, des malfaçons, c'est que vous leur ayez permis et laissé la liberté de penser par eux même! J'y reviendrai souvent.

C'est quoi la liberté de penser ? Comment ça s'acquiert ? Par la parole qui chemine, c'est ce qu'on découvre dans un travail psychanalytique, mais pas que, quand on s'entend parler d'une chose à laquelle on n'avait pas réfléchi et qu'on se dit « Ah tiens je n'avais jamais pensé à ça ».

Souvent à la première consultation où l'enfant est là, avec un ou deux de ses parents, quand le motif de la consultation a été exposé, je demande à l'enfant ce qu'il en pense. Rares sont ceux qui ne se retournent pas, interrogatifs, vers un parent, ne pouvant répondre et cela même vers 8/10 ans ou plus. Il me faut insister, « et toi qu'est-ce que tu en penses de ce que ta maman, ton papa vient de dire, de tes difficultés ? » L'enfant est surpris, beaucoup de parents aussi, d'abord que je m'adresse directement à lui, ensuite que je puise penser qu'il pense à son propre sujet! Mais rapidement, les enfants se redressent physiquement, deviennent Sujet en somme et souvent à la séance d'après disent : « tu sais j'ai pensé que... » Selon l'âge ne vous attendez pas à des pensées sensationnelles, le contenu de la pensée est à prendre en compte,

mais c'est que l'enfant puisse faire retour sur lui même, se prenne en compte, ex-sister dirait Lacan, qui est fondamental. Cet apprentissage est central dans le développement de l'enfant et dans la création du lien parents/enfant. Prenons un exemple, autour de 3/4 ans, après l'apprentissage de la propreté, l'enfant pense et parle « pipi-caca-boudin », ce qui réjouit rarement les parents. Une fois qu'il maîtrise bien l'autonomie de son corps et prend en même temps conscience que son corps n'appartient qu'à lui, il a envie d'en jouer à travers la parole, de montrer qu'il en est le maître. Cela l'aide à prendre un peu de distance avec cette autonomie toute nouvelle. Après la curiosité scatologique, viendra la curiosité sexuelle ou il joindra le geste à la parole, et puis une fois qu'il aura répondu à peu près à ces questions-là, il s'intéressera à comment tourne le monde, pourquoi il y a la Terre, la Lune et les Étoiles. Une curiosité beaucoup plus intellectuelle, mais qui n'aura lieu que si les autres, qui passent par le corps, ont été permises, d'où l'importance de ne pas mettre la charrue avant les bœufs (les étoiles avant le caca) et de ne pas interdire une pensée naissante! Et si cela gêne vraiment le parent cette pensée scatologique ou sexuelle (et pas si c'est une convention de politesse), au lieu de le faire sourire, parce qu'il a oublié, a refoulé, sa propre enfance, qu'il ose dire que cela ne l'intéresse pas. Que l'enfant peut penser et dire ce qu'il veut à ce sujet mais pas en sa présence, que ça le gêne. Si c'est énoncé avec bienveillance, tranquillement, l'enfant respectera cette gêne, quitte à taquiner de temps en temps. «Peuh ! maman, papa, il aime pas qu'on parle de ça ! » il en rigole gentiment, mais surtout il s'est adapté au parent qu'il a ! C'est en ça que les enfants sont formidables, Ils s'adaptent à leurs parents même les plus étranges, quand ceux-ci savent parler simplement de leurs difficultés.

Historique

L'historique de « qu'est ce qu'être parent de nos jours » démontre qu'il n'y a pas de progression linéaire de ce savoir. Il y a dans ce savoir, comme dans tout savoir, des avancées, des conflits, des ruptures, des régressions, autrement dit une synthèse est à faire en permanence sur passé, présent, avenir. Trouver sa place d'adulte face à un enfant relève de l'invention quotidienne qui suppose que vous avez admis votre faillibilité (je supporte pas la régression au pipi-caca-boudin) et votre compétence (je peux l'énoncer clairement sans culpabilité, donc sans irritabilité, je suis ce que je suis et l'assume sans en vouloir aux autres). Malgré tout ce que vous avez pu apprendre ou lire sur ce thème, il va vous falloir penser par vous même, c'est ce qui découlera, j'espère, de ce retour dans le passé où je vais essayer de vous amener. Car vous allez voir que de chaque avancée, formidable en elle même, est né un excès, qui est devenu nocif et qu'il a fallu ensuite gommer. C'est l'effet de la paranoïa humaine ordinaire, celle qui pense à chaque découverte détenir enfin La Vérité,(à l'origine, dans la poésie grecque, la paranoïa indique simplement quelque chose qui est contre l'entendement, à côté de la plaque !)

Je partirai du XIXème siècle car il a fallu attendre ce siècle pour que la maternité puisse être prise en compte et la mère requalifiée. Cela grâce à une politisation de la famille et à la prise au sérieux des mesures d'hygiène et de la mortalité infantile¹. C'est le début de la « biopolitique » (M. Foucault) avec le développement de l'épidémiologie et de la responsabilité des citoyens face à leur santé. Les médecins font alors de la mère la principale responsable de l'enfant pour sa santé et son éducation, c'est le début de la catégorisation entre les bonnes et

¹ Selon les calculs du docteur Bertillon, le taux de mortalité infantile en France dans les années 1860 est de 22 %. Mais les variations régionales sont importantes. Dans la Creuse, il n'est que de 13 % ; le maximum est atteint en Seine-Inférieure (31 %) et en Eure-et-Loir (37 %). Pour les enfants illégitimes, les taux de mortalité sont ahurissants. Sous le Second Empire, la moyenne nationale est de 50 %, avec des pics à 90 % dans certains départements comme la Loire-Inférieure ou la Seine-Inférieure.

Voir : **Annick Tillier, Des criminelles au village.** Femmes infanticides en Bretagne (1825-1865), Préface d'Alain Corbin, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

les mauvaises mères. La femme va être assimilée à la maternité donc à l'allaitement, à « l'amour forcé »² avec comme caractéristiques de ce féminin/maternel la sensibilité, la faiblesse, l'irrationalité. L'enfant reste soumis au pouvoir patriarcal.

C'est dans ce contexte que Freud opère une coupure radicale, une rupture épistémologique quant à la représentation organiciste en cours. Le fonctionnement du corps humain, de l'enfant, de la mère, de la sexualité était appréhendé jusque là de façon purement médicale. Freud va découvrir l'importance de la mise en paroles du vécu et le fait que les symptômes apparaissent lorsque ce vécu, en général désagréable, ne peut être formulé clairement. Les manifestations du corps peuvent être d'origine psychique en particulier chez le tout petit qui n'a pas encore à sa disposition le langage. Il donne ainsi, le premier, son importance à la petite enfance et à la relation parentale. La génération suivante de psychanalystes, Anna Freud, Mélanie Klein, Winnicott, mettra en évidence l'importance de l'imaginaire et du fantasme chez l'enfant et l'importance des relations précoces avec l'adulte sur le développement des compétences du bébé et introduiront la psychanalyse d'enfants.

En parallèle des pédagogues comme Decroly, Montessori, Freinet, des psychologues comme Piaget, Vigotsky, Wallon vont s'intéresser au développement moteur et intellectuel de l'enfant. L'enfant devient le centre de nombreux travaux, mais cela reste assez confidentiel, réservé aux chercheurs et à quelques enseignants curieux.

Ce n'est que dans l'après guerre, la deuxième guerre mondiale, que toutes ces théories vont se diffuser, entraînant de nouvelles pratiques. Les travaux de René Spitz en 1945, sur les carences relationnelles des bébés orphelins et hospitalisés, carences qui peuvent entraîner la mort, se répandent dans le public et donnent le coup d'envoi à une édition de vulgarisation sur les savoirs concernant l'enfant et les relations familiales. C'est le début de ce qu'on appellera « les médias » Voici quelques best seller : « Tout se joue avant 6 ans » de Fitzhugh Dodson, « J'attends un enfant » de Laurence Pernoud, « La cause des enfants » 1985 de Françoise Dolto, où elle fait de l'enfant un être de langage et l'égal de l'adulte en tant que Sujet³ et prône « un parler vrai » à son égard.

Les représentations sur l'enfant et en particulier sur le bébé changent complètement. L'urgence de la lutte contre la mortalité infantile a son poids dans la mise en place de la PMI en 1945, mais aucune formation psychologique encore pour le personnel de la PMI qui reste très médicalisé. Ce sont les parents les plus éveillés, les psychanalystes et les psychologues, qui commencent à avoir une véritable formation universitaire, qui confirment l'origine psychique de certains troubles chez le nourrisson, vomissements, insomnies, retard de langage, agitation. L'équipe de Jenny Aubry en 1950, (première femme médecin des hôpitaux dirigeant tout un service) dans un foyer de l'Aide sociale montre que certains troubles somatiques régressent et disparaissent avec une prise en charge psychologique.

A partir de là s'installe une dérive : le lien mère/enfant devient si important que tous les autres liens sont disqualifiés, aussi bien le lien au père que le lien que l'enfant peut instaurer dans un accueil collectif. Conséquence: chute de la place du père, du patriarcat et glissement de la carence affective à la carence des soins maternels, puis carrément à la carence maternelle. La mère redevient la grande fautive si l'enfant ne va pas bien, c'est elle qui prend

²E. Badinter « *L'amour en plus* », Paris, Flammarion, 1980.

³Le **sujet** est un terme utilisé en psychanalyse pour désigner l'individu dans sa dimension psychique inconsciente.

Si Freud emploie le terme, c'est Jacques Lacan qui a, entre 1950 et 1965, conceptualisé la notion logique et philosophique du terme dans le cadre de sa théorie du signifiant, le sujet de la conscience devenant sujet de l'inconscient, de la science et du désir.

le pouvoir sur l'enfant.

Certains luttent contre cette dérive, Jacques Lacan qui met en avant le rôle symbolique de la place et de la parole du père comme référence et qui ouvre l'enfant sur l'extérieur et donc au langage. Françoise Dolto qui souligne l'importance du père dès les premiers jours et sa place auprès de la mère, ce qui frustre l'enfant mais lui permet d'acquérir l'individuation.

Quant aux crèches, lieux, qui ne s'appelleront d'accueil que beaucoup plus tard en 1982, et qui sont pour l'instant des lieux de garde de l'enfant, ils sont très critiqués à cause du manque d'hygiène et de leur caractère de dépersonnalisation. En France les crèches ont été créées dès 1884, elles resteront dévalorisées bien après la deuxième guerre mondiale, alors que d'énormes progrès ont été faits, à cause de la mise en exergue du lien irremplaçable mère/enfant. Ce n'est qu'en 1960 avec Irène Brunet-Lézine que les crèches seront acceptées comme lieux substitutifs à l'action maternelle. D'où la formation des éducateurs spécialisés pour l'enfance et l'accueil collectif accepté, enfin, comme complément de la mère, qui peut alors s'émanciper et aller travailler. La mère redevient ainsi une femme et sort de l'esclavage maternel, (si elle voulait être une bonne mère selon les normes), dans lequel l'avait enfermé l'irremplaçable lien mère/enfant.

On envisage donc qu'il peut y avoir des substituts à l'action maternelle, mais pas encore le père dont la fonction reste de « s'occuper de l'environnement de la mère » (Winnicott 1958) et dans le meilleur des cas de ne pas appeler sa femme maman et de continuer à la désirer comme femme pour qu'elle ne s'enferme pas dans son rôle de mère, tentation forte lorsque les relations de couple sont insatisfaisantes ou que l'accouchement a été difficile (épisiotomie, césarienne, souffrance).

Le grand chambardement qui va faire éclater ce duo mère-enfant, dit irremplaçable, se produira dans les années 1970. On assiste alors au changement des idées : légalisation de la pilule (décembre 1967), remise en cause de la virginité, acceptation de l'union libre, du divorce, de l'homosexualité, et en parallèle développement des mouvements féministes et de la recherche biomédicale avec les PMA. La légalisation de la contraception a permis aux parents de se situer par rapport au désir d'enfant (1967), a émergé alors une réflexion sur la possible réalisation de soi à travers l'enfant, l'enfant n'est plus imposé mais désiré, ce qui va entraîner une culpabilité lorsque l'enfant ne se développera pas « normalement », c'est à dire selon les vœux des parents. C'est avec cette responsabilité/culpabilité que l'enfant a commencé à devenir l'objet à sculpter de ses parents. Le « un enfant nous est né » a disparu pour faire place à « nous voulons et faisons un enfant quand nous voulons » d'où l'illusion d'une maîtrise accrue sur l'enfant.

Deux collaboratrices de Jenny Aubry, Myriam David et Geneviève Appel publient en 1973 « Loczy ou le maternage insolite » où elles affirment que certains établissements peuvent éviter aux enfants des carences graves, leur assurer un bon développement et des possibilités de relation à autrui. C'est la naissance du maternage professionnel par une autre femme que la mère et de la possibilité du respect de l'enfant-sujet dans une institution.

En 1980 Elizabeth Badinter conteste l'instinct maternel et l'amour inné d'une mère pour son enfant, dans « L'amour en plus ». Déjà en 1977 Yvonne Knibielher avait écrit « Histoire des mères du Moyen Age à nos jours » où elle soutenait après Simone de Beauvoir, 1949, l'absence d'un instinct maternel. Mais cette idée était irrecevable alors, l'image, de la mère douce,

aimante par nature rassurait, malgré les nombreux infanticides, la littérature⁴ et les recherches à ce sujet. Ce fantasme alimentait toujours le rêve tenace de la mère archaïque toute puissante et aimante. Je retrouve toujours avec étonnement chez les enfants, confiés à l'ASE⁵, que j'accompagne en thérapie, cette image idyllique de leur mère, ils vouent un amour sans borne à cette Mère Idéale, alors que la mère concrète leur a fait vivre les pires souffrances et souvent les a abandonnés. C'est une Imago fantasmatique qui les aliène, les ligote, le travail consiste alors à ce qu'ils puissent s'en libérer. Malheureusement les services sociaux n'ont pas toujours la même visée, restant eux même pris dans cette Imago nostalgique.

Avec E. Badinter et ses prédécesseurs la Déesse Mère fantasmatique est déboulonnée, le matricide a eu lieu et laisse la place aux mères de la réalité qui ont une place de tuteur et une responsabilité d'éducatrice, qui peuvent aimer ou non leurs enfants, mais cet amour sera en plus. Elle laisse aussi, enfin, parce que ça n'est pas inné, pas un instinct, mais la construction d'un lien, la place aux pères. On va les nommer « nouveaux pères », car ils n'ont plus rien à voir avec le Père traditionnel, issu du droit romain où le père avait droit de vie et de mort sur l'enfant. Ces nouveaux pères revendiquent courageusement de s'occuper aussi du bébé en alternance avec la mère. Je pense que les jeunes femmes de maintenant trouvent cela normal, qu'elles voient cette présence avec soulagement et bien sachez que ce n'était pas évident, il y a eu beaucoup de réticences de la part des mères. Les mères se sont senties dépossédées de leur identité, elles n'étaient pas prêtes, pour la plupart, à passer à autre chose, à se réaliser professionnellement, ça bouleversait des siècles de tradition, que leur restait-il si elles n'avaient plus cette exclusivité là, cette reconnaissance là, si l'homme empiétait dans leur domaine ?

Est ce pour cela que dans la même période il y a eu une explosion des séparations conjugales et que ce sont les femmes qui ont commencé à demander le divorce ? Toujours est-il que dans 9 cas sur 10 ces divorces ont abouti au fait que les enfants soient restés avec leur mère et que le père soit redevenu absent et souvent perde au bout de quelques années tout contact avec son enfant. Place donc au matriarcat après le patriarcat !

L'analyse de ces dissociations familiales s'est imposée devant cette emprise des mères sur l'enfant qui n'était qu'un renversement de l'emprise du père, mais pas vraiment une avancée pour l'enfant.

L'accent sera mis, sur le père et le beau-père. Bernard This ose écrire que l'enfant est devenu l'objet de la mère et que le père n'est considéré que comme « un usurpateur, un voleur, un pédéraste. Le corps à corps est réservé à la mère, le père ne pouvant qu'aimer son enfant à distance ». Des associations de père se créent pour obtenir la garde alternée, la co-parentalité. La compétence paternelle va s'affirmer comme équivalente à celle de la mère, bien que gardant tout sa spécificité. Les parents, les cliniciens, le juridique doivent alors se réorganiser par rapport à ce phénomène.

Une avancée se fera dans les divorces, lorsqu'on séparera autorité parentale et modalités de garde. En 2002 la légitimité de la résidence alternée pour l'enfant et la co-parentalité sont acquises, [même si la résidence alternée continue à faire débat selon l'âge de l'enfant.] La coparentalité de la famille unie, acquise en 1970, a mis 32 ans pour être admise dans le cas de séparations parentales. Ça laisse vraiment perplexe et démontre que c'est le fantasme de l'adulte qui est souvent prioritaire dans ces décisions prises, soit disant pour le bien de

⁴Hervé Bazin, « Vipère au poing », 1948 ; Jules Renard « Poil de carotte » etc. et ça continue avec actuellement Gilles Abier, « Comment je me suis débarrassé » de ma mère », 2015, Actes Sud junior.

⁵Aide Sociale à l'Enfance.

l'enfant, et que le juridique est à la traîne, faute de coordination avec d'autres disciplines.

Les crèches de plus en plus sollicitées à cause du travail des mères, se sont alors orientées vers l'éveil et la socialisation de jeune enfant, une formation d'éducateur spécialisé jeune enfant s'est mise en place. L'accueil est reconnu comme une nécessité à l'épanouissement avec d'autres, des extérieurs à la famille, aussi bien pour prendre confiance en soi que pour un enrichissement social complémentaire. D'autres lieux que les crèches vont aussi voir le jour, en particulier des lieux parents-enfants sur le modèle de la maison verte créé en 1979 à Paris par Françoise Dolto, Françoise Dolto s'étant elle même inspirée des crèches sauvages de la Sorbonne lors des événements de 1968.⁶ Cela s'élargira à des lieux comme médiations familiales, espaces rencontres parents, groupes de paroles etc.

En théorie donc plus de patriarcat, plus de matriarcat, plus d'emprise parentale, seulement deux parents à responsabilité égale, face à un enfant qu'ils ont désiré, dont la naissance a été programmée en fonction des conditions matérielles et que l'on considère enfin comme un Sujet à part entière, avec la possibilité de le confier temporairement ou régulièrement à des professionnels formés pour cela.

Nous voilà donc près d'un équilibre entre père, mère par rapport à l'enfant, chacun a une place et peut avoir recours à un relais en cas de travail, maladie, fatigue. C'est alors que la PMA en 1978 avec le bébé éprouvette vient remettre en question la certitude de la maternité biologique. Qui est la mère ? La donneuse d'ovocytes ou la porteuse de l'embryon ? Le don de sperme posera le même problème mais sera mieux admis, la paternité ayant toujours été une affaire de parole « *mater semper certa, pater est semper incertus* ». Désorientés, plus que jamais les parents vont se poser des questions sur eux même, leur rôle, leur place. Les médias vont s'en donner à cœur joie, exploitant et publiant n'importe quoi sur le sujet, avec un alibi scientifique "les chercheurs, les psy disent que..", sans aucune rigueur scientifique, dans une simplification excessive, en dehors souvent du contexte. La petite enfance passionne, on assiste à une psychologisation à tout crin, on consomme de la soi disant psychologie à haute dose. Cela contribue à ce que les parents se sentent incompetents, cela les pousse à l'angoisse, à la culpabilité voire à la démission. Ils vont chercher des recettes pour se sentir de bons parents, seul point positif, une démocratisation possible du savoir si les parents prennent la peine de s'informer correctement par eux même. Mais avec tout ce savoir "on n'a plus le droit de ne pas être de bons parents." La culpabilité parentale s'intensifie. Le fantasme "surtout ne pas traumatiser l'enfant" va naître et fera des ravages, en fait ce sont les parents qui sont traumatisés par cette trop lourde charge que leur impose la société: être des parents idéaux!

En France la parentalité est devenu un dispositif social et un enjeu social à la fin du XXème siècle, elle obtiendra un soutien officiel avec réseaux d'écoute, d'appui et d'accompagnement en 1999, c'est le signe d'une nouvelle gestion sociale de la famille⁷. Il y a une nouvelle reconfiguration des relations privées concernant la parentalité et la petite enfance. Cela aboutit à la "Convention Internationale des Droits de l'Enfant" en 1989, la France ratifie en 1990, il y a seulement 26 ans! Il est intéressant de noter que les États Unis ne l'avaient pas signée car elle interdit la peine de mort pour les mineurs. Les États Unis ont aboli la peine de mort pour les mineurs en janvier 2005 mais, à ce jour, n'ont toujours pas ratifié la convention.

⁶Elle va incognito voir cette « crèche » et s'écrit : « C'était vraiment un lieu de vie et de développement, qui l'aurait cru avant cette expérience ! ». Rapporté par Gérard Neyrand.

Voir l'article sur internet de Françoise Lenoble-Prédine « La parole errante »

⁷Comité national de soutien à la parentalité en 2010 ; désignation des Caisses d'allocations familiales pour gérer le dispositif en 2013.

Les avancées de la médecine permettant la dissociation entre sexualité et procréation avec la contraception et la dissociation entre procréation et filiation avec la PMA et même le clonage ont exacerbés les mutations dans le champ des mœurs, favorisant ce qui était déjà en marche à savoir les dissociations familiales et leurs recompositions et toutes les réflexions qu'elles entraînent. Chaque parent se trouve face à la dimension biologique (procréation à décider et à réaliser car la contraception l'a rendu parfois complexe), la dimension sociojuridique (établir la filiation) et la dimension éducative (élever l'enfant). Il leur faut en fait inventer, reconstruire les liens familiaux⁸. Passé les premiers mois de la vie où tout baigne, ou presque, à part le sommeil, voilà que les soucis par rapport à l'enfant se multiplient. La supposée toute puissance du désir (j'ai droit à un enfant), encouragée par une médecine qui rêve de toute puissance sur les fonctionnements humains, a-t-elle entraîné le fantasme que la maîtrise d'être parents allait suivre, que l'on pouvait faire l'impasse sur le travail du « naître parents »? A-t-elle fait régresser le fait que l'enfant était un Sujet à respecter, un Hôte à respecter (Dolto)? Que l'enfant n'était pas à domestiquer mais à élever? Les nombreux symptômes de l'enfant d'aujourd'hui, énurésie, encoprésie, insomnie, agressivité et surtout le Trouble Déficit de l'Attention Hyperactivité (**TDAH**), nous amène à le croire. En parallèle on assiste du côté médical à une régression, le soin consistera à vouloir supprimer le symptôme à l'aide de médicaments (Ritaline et ses dérivés) ou de reconditionnements comportementalistes, ré-éducatifs, l'élucidation de la causalité des troubles étant jugée trop lourde à réaliser, ou ne voulant pas être confiée à des non médecins⁹. De mental qu'il était le trouble psychique redevient ainsi somatique, organiciste comme au début du XXème siècle, avant Freud, annulant toutes les avancées qui faisait de l'enfant essentiellement un être de parole, un Sujet à part entière, ayant par son symptôme quelque chose à dire. Il s'agit d'une formidable régression intellectuelle et sociale. Les dérives politiques de cette position vis à vis de l'enfant ne se sont pas faites attendre, ainsi, en 2005, le projet du ministre de l'intérieur de détecter dès l'âge de 3 ans les enfants agressifs pour prévenir la délinquance. Il a fallu sur internet, 200 000 signatures avec la pétition « Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans » pour que cette mesure soit retirée de la loi votée en 2007.

Image sociale de l'enfant en 2017

Quelle est l'image actuellement de l'enfant dans l'imaginaire parental et social? Il a des droits, 1989, et il est doté dès la naissance d'un potentiel important qu'il faut aider à développer, son avenir est très incertain professionnellement avec les problèmes du chômage, les bouleversements dus à la mondialisation, la probabilité d'être dans l'obligation de changer d'emploi, voire de métier au cours de sa carrière, enfin il faut veiller à sa sécurité physique maximale, car il est en danger permanent, le monde ayant supprimé la place pour les enfants. La dérive parentale va être de vouloir forcer ce potentiel au maximum, (cf. le nombre de demande de tests pour voir si l'enfant n'est pas surdoué). Les parents surinvestissent les capacités de l'enfant, exigeant un travail scolaire sans faille, multipliant les apprentissages : cours particuliers, musique, sport compétitif, dessin etc...pensant donner des atouts pour l'avenir, alors que personne ne sait comment se déroulera vraiment cet avenir. En attendant,

⁸Bastard B., et collab. « *Reconstruire les liens familiaux. Nouvelles pratiques sociales* », Paris, Fondation de France, 1996.

⁹ A partir de janvier 2017, les séances chez le psychologue pour les jeunes de 6 à 21 ans pourront être remboursées. Mais cela soulève un tollé chez les psychiatres qui estiment que c'est à eux de poser au moins le diagnostic. C'est cependant une avancée par rapport au dernier procès fait à une psychologue par l'ordre des médecins en 1969 pour « Exercice illégal de la médecine ».

ces emplois du temps de PDG et la surveillance constante de ses actes, privent l'enfant de son enfance insouciant et ludique, nécessaire à la construction d'une sécurité interne qui sera la base de la confiance en soi¹⁰. Autre imaginaire actuel, le désir que l'enfant soit heureux constamment, durablement, avec le moins de frustrations possibles, désir qu'il s'épanouisse au maximum sans contrainte ou le moins possible. La dérive sera là de faire l'impasse sur son adaptation au monde, sur son apprentissage du monde de la réalité qui fait partie intégrante de la socialisation et qui va avec l'apprentissage de privation/frustration/castration. L'enfant, à la naissance, a de nombreuses compétences mais il n'est pas préformé, c'est son désir de vivre qui va l'amener à découvrir, à affronter le monde, à faire des expériences pour construire des acquis. Il se montre curieux, intrépide face aux nouvelles situations, il veut prendre des risques, vont naître alors des tensions entre ses capacités et son désir de découverte. Il aura donc à assumer des échecs qui lui permettront de trouver ses limites et ses capacités. Bien souvent cela soulève l'anxiété des parents qui mettent un frein et parlent de protection, de sécurité. Être là, en tant qu'adulte, accompagner la prise de risque suffirait, bien souvent, à ce que l'enfant triomphe de cette tension et se réalise par un acte comme être nouveau, différent, d'où la possibilité d'une confiance en soi. Réconcilier la dimension de l'épanouissement personnel avec celle de la frustration et de l'apprentissage du monde (et non du savoir!) me semble essentiel, d'où l'étonnement qu'un parent y fasse obstacle.

Il y a un petit test qui s'opère spontanément quand je reçois de jeunes garçons en consultation. J'ai sur mon bureau un coupe papier en forme de petit poignard espagnol gravé, les garçons de 4 à 10 ans, parfois plus, le repèrent rapidement et selon leur assurance s'en emparent ou demandent s'ils peuvent le prendre. Je n'ai alors qu'à observer le visage des mères ou leurs réactions physiques pour comprendre si ces garçons sont accompagnés dans leur prise de risques obligatoires à cet âge là pour devenir virils ou non. Même lorsque j'affirme que l'enfant ne peut se tailler, que c'est un coupe papier, que ce n'est pas dangereux, certaines mères restent soucieuses opposant qu'il est tout de même bien pointu ce poignard. L'enfant lui a compris ce qu'on faisait chez le psychanalyste, on se met en jeu métaphoriquement, il passe à l'action car agir, surtout avec un faux poignard, est un désir actif qui soutient la vie, il prend une feuille ou de la pâte à modeler et se met à couper, couper souvent fébrilement, en petits morceaux qu'il jette ou recolle au scotch selon son discours, ou alors il pourfend le papier ou enfonce la pointe dans les trous vermoulus du bureau, agrandissant le trou, ou il mime un duel avec sa mère, avec moi ou un personnage imaginaire. Il essaie parfois sur sa peau « pour de rire » et soutenu par ce geste viril, enfin autorisé, il s'autorise à parler dans une histoire de son cru, qu'il me reste à déchiffrer. Il se libère ayant pu s'affirmer comme acteur, après avoir pris possession de l'objet convoité. Le duel n'est pas toujours agressif, il permet de mesurer sa force, son courage, son allant et parfois de se protéger, de sauver sa peau, de se « dématernaliser. »

Bien sûr que l'enfant est fragile, vulnérable, mais le protéger de l'apprentissage du monde c'est le rendre vulnérable à tout jamais. Et n'est-il pas plus vulnérable face à un gavage intellectuel par un sur-apprentissage scolaire lorsque les parents sont trop exigeants, risquant l'inhibition et le dégoût scolaire ? N'est-il pas plus vulnérable face à l'instabilité des formes familiales, divorce, reconstitution familiale, changement des nounous, risquant le repli sur lui-même et la fermeture à l'affectif ? N'est-il pas plus vulnérable face à la séduction incestuelle, dans le partage du lit d'un ou des parents, dans la toilette faite par la mère alors qu'il est en capacité de le faire lui-même, dans le non respect de l'intimité des parents avec les portes de

¹⁰ Relire « L'arrache cœur » de Boris Vian paru en 1968. On y découvre que tous les enfants peuvent voler comme des oiseaux dès qu'ils étendent leurs bras- mais est-ce une raison suffisante pour les enfermer derrière des murs de plus en plus hauts, de plus en plus clos ? Le psychiatre Jacquemort se le demande - puis ne se le demande plus, car il a trop à faire avec la honte des autres, qui s'écoule dans un bien sale ruisseau. On y découvre aussi l'étrange « foire aux vieux ».

chambre toujours ouvertes au cas où il arriverait quelque chose, risquant de ne pas trouver sa place de « un parmi d'autres » ? N'est-il pas plus vulnérable lorsqu'il interroge sur la mort et qu'on lui répond par des mensonges débiles, le laissant à une angoisse intense, car si les adultes ne peuvent mettre des mots dessus, c'est qu'ils ont peur et deviennent donc insécurisants ?

Ambivalence donc quand on parle de risques et de sécurité, ambiguïté fondamentale dans le fantasme des parents qui préside au lien parent-enfant. Que fait-on de cette ambivalence-ambiguïté inéluctable, comment aide-t-on les parents à faire avec, à ne pas se faire piéger par elles ? Comment prendre de la distance avec les directives du nouveau monde politique, social, éducatif, médical qui nous entoure et parfois nous envahit et nous empêche de décider par nous même de ce qui est essentiel pour l'enfant. Garder la sérénité et la confiance en soi en tant que parents devient une gageure.

Devenir parent

C'est tout un ensemble de réaménagements psychiques et affectifs qui permet à des adultes de devenir parents, c'est à dire de répondre aux besoins de leurs enfants à trois niveaux : le corps (les soins nourriciers, physiques), la vie affective, (créer des liens sécurisants et tranquilles), la vie psychique (écouter, entendre, dire et permettre la pensée). Il s'agit d'un processus qui se prépare depuis l'enfance, qui est activé à l'adolescence sous l'influence de facteurs physiologiques et qui est actualisé lors de la naissance des enfants. C'est pourquoi je préfère l'expression « devenir parent » plutôt que le terme de parentalité. L'accent se met sur le « devenir » On devient mère ou père comme on est devenu progressivement femme ou homme, avec beaucoup d'hésitations, de maladresses, de vicissitudes, ce qui n'empêche pas d'en être heureux et d'aimer cette nouvelle place qui vient remanier et déséquilibrer tant d'acquis et qui exige des pertes. Les jeunes couples de maintenant le savent bien qui programment la venue d'un enfant après l'acquisition d'une longue liste de biens matériels comme pour se sentir bien sécurisés et moins déstabilisés, il devient rare de décider d'avoir un enfant dans l'insouciance matérielle (a-t-on été influencé par les services sociaux pour qui trop souvent encore les bonnes conditions matérielles sont prioritaires pour le devenir harmonieux d'un enfant?) .

Le devenir parent est une ligne de démarcation, le vrai passage, entre l'enfance et l'âge adulte et il se crée en fonction et par rapport à toute l'évolution psychique qui a précédé. C'est le moment où va se vérifier la capacité à « s'oublier » comme le disent les mères. Plus théoriquement la capacité à l'altérité, la capacité de donner une place à l'autre, à mettre son narcissisme en veilleuse pour construire et garder le lien avec l'autre. Dans le couple déjà cette capacité à été testée, vivre à deux a nécessité de laisser une place à l'autre à moins qu'il n'y ait eu confusion des sentiments et que l'illusion de la fusion en est tenu lieu. Mais lors d'une naissance l'illusion n'est plus possible, le narcissisme des parents est mis à rude épreuve car le bébé en plus d'être un inconnu avec lequel on ne sait pas toujours comment s'y prendre, devient prioritaire sur tout, on ne peut pas l'oublier lui! Cela peut entraîner chez les parents un sentiment de ne plus exister, une perte d'identité s'ils n'ont pas acquis une estime de soi suffisante. Chaque fois qu'il y a changement de place, que la situation bouge, si le narcissisme n'est pas au point, il y a risque de la perte du sentiment continu d'exister. Dans le cas de la parentalité peuvent surgir des réactions défensives d'indifférence, de surprotection ou de rejet. La parentalité confronte également à des éprouvés plus archaïques de rivalité narcissique. Le bébé est un rival narcissique. Il représente le bébé rival de l'enfance – bébé réel ou imaginaire – qui a accaparé l'attention parentale, qui a fait perdre au sujet l'amour exclusif dont il bénéficiait, ou qui est responsable du fait que le sujet n'ait jamais bénéficié d'un amour

suffisant. Cette rivalité que vit le parent avec son bébé est parfois projetée sur un autre enfant, frère ou sœur aîné, ce qui rendra particulièrement difficile la gestion de la jalousie fraternelle. Elle peut aussi être projetée sur le conjoint qui se sent exclu de l'intimité entre l'autre parent et le bébé. Une telle rivalité narcissique se rejouera plus tard dans le développement de l'enfant, et notamment à l'adolescence, Le maintien du narcissisme nécessite une reconnaissance de la part de l'autre, un retour. Est-ce le bébé ? l'autre parent ? les parents des parents ? Les soignants en maternité ? Personne ? Dans ce cas l'accès à une maternité ou paternité heureuse sera souvent problématique. L'accès à « devenir parents » semble nécessiter un soutien au moins dans les premiers temps, beaucoup de jeunes couples semblent désemparés pris qu'ils étaient dans l'euphorie moderne du « un enfant si je veux, quand je veux », l'euphorie de la maîtrise. Arrivés à la maison, ils se sentent bien seuls, pour peu qu'ils n'aient pas de parentèle ou d'amis proches. Et quand un des deux parent s'est enfuit, c'est plus souvent le père effrayé par cette confrontation avec un bébé, imaginons la déréliction dans laquelle peut se trouver l'autre parent seul avec le nouveau-né.

Ce qui est difficile à anticiper c'est que c'est l'enfant qui va faire naître le parent, c'est l'incomplétude, la fragilité du bébé qui sollicitera le devenir parent aussi bien pour l'homme que pour la femme même si c'est à des degrés différents. Ce facteur biologique de la prématurité de l'enfant qui naît alors qu'il n'est pas achevé crée chez le parent un « souci » au sens où l'emploie Hannah Arendt et chez l'enfant « le besoin d'être aimé [et protégé] qui n'abandonnera plus jamais l'homme » nous dit Freud, d'où la possibilité d'une symbiose, d'une rencontre entre les parents et le bébé. Cette prématurité sera même à l'origine de la vie mentale de l'enfant à partir de la présence et de l'absence alternées de la mère ou du père, pour les soins et le nourrissage. J.Bowlby soulignera d'une autre façon (pulsionnelle), l'attachement de la mère et de l'enfant, mais tous deux et bien d'autres encore soulignent le caractère paradoxal et complexe de l'origine de la création du lien et de la vie psychique chez l'enfant et de la naissance du devenir parent chez la mère et le père. Bien sûr la rencontre peut aussi ne pas avoir lieu, être évitée, faussée, rejetée par un des deux parents ou les deux. Les raisons en sont nombreuses mais elles témoignent de l'impossibilité de changer de place, l'impossibilité de remanier psychiquement un équilibre antérieur, et révèlent une fragilité dans le sentiment d'exister face à un nouveau venu.

Dans un couple à l'occasion d'une naissance les positions s'inversent, la priorité n'est plus d'être la fille ou le fils de X et Y, mais d'être mère ou père de son enfant, ce n'est plus seulement d'être l'él(u)e de l'autre mais d'élire un troisième. Cela suppose qu'on a pu se débarrasser du fantasme de ses propres parents pour s'accomplir au moins à minima selon son propre désir. Symboliquement l'enfant est le produit d'un courant de désir et d'amour entre deux personnes même s'il n'a pas été consciemment « voulu » ou si les parents se séparent. Le 2 engendre le 3 et l'enfant inaugure la triade, le tiers complexifiant les relations du couple, les mettant face à leur désir concrétisé. Mais ce remaniement des places opéré par le symbolique ne va pas de soi, la perte des anciennes places n'est pas toujours acceptée car pas « préparée » et parfois même pas conceptualisée. Ce mouvement de retour sur l'histoire relationnelle du père, de la mère, permet de remanier et de restructurer une place de Sujet pour passer de celle d'enfant de ses parents à celle de parent de son enfant. Dans cette déstabilisation identitaire va s'élaborer le naître parent. La mère qui va revivre inconsciemment ses relations archaïques à sa propre mère va questionner le lien mère-enfant, en amont et en aval. Parfois l'enfant ne gratifiera pas suffisamment les parents ou l'un des deux pour compenser la perte de ne plus être l'enfant soi-même, d'où des pulsions ou sentiments négatifs à son égard. Pulsions et sentiments négatifs difficiles à reconnaître pour ne pas dire refoulés (surtout à notre époque où même une gifle est vécue comme une maltraitance, d'où la recrudescence de la violence chez les enfants et la maltraitance, les

infanticides chez les parents). L'épreuve de la réalité charnelle du bébé va conduire les parents à un travail de deuil de l'enfant imaginaire et, de façon concomitante, à un travail d'adoption et d'adaptation aux besoins concrets de l'enfant réel. De cette amputation du bébé de rêve qui venait, imaginativement, compenser toutes les blessures de filiation du couple dépend le développement psychique futur de l'enfant, il est à la base de son estime de soi, de son propre narcissisme. Cette adaptation et le lien interactif qui se noue vont permettre à la mère d'exercer une fonction contenante. Ainsi elle pourra amortir les pulsions désorganisatrices du bébé pour lui offrir le filet de sécurité d'une « mère environnement » rassurante et réunifiante. Le langage et le corps-à-corps sont des éléments importants de cette fonction contenante. Le langage donne un sens aux émois de l'enfant et lui permet ainsi de mieux le maîtriser. Apprendre à un enfant à parler, c'est l'inscrire dans ses origines et sa corporalité. Mais cette adaptation et cette adoption de l'enfant, met à mal le narcissisme des parents qui doivent veiller constamment sur le nourrisson sans recevoir encore une gratification de sa part.

Quand le couple fonctionne en duo, il cherche à maintenir dans l'abri de la fusion, les souffrances et les ratés de l'histoire transgénérationnelle de chacun, il tisse une enveloppe protectrice qui peut mettre le couple relativement hors de portée des intrusions extérieures. L'arrivée d'un enfant modifie cette bulle, décale les positions, et rouvre des contenants de négatif, de ce fait, accéder à devenir parent constitue toujours une crise pour le couple, parfois un véritable traumatisme et mobilise donc des systèmes défensifs à différents niveaux, individuel, couplel et familial. Devenir parent réveille la question du générationnel, active la régression et le retour dans des zones d'indifférencié, et confronte aux angoisses et éprouvés archaïques de l'enfant en chacun des parents

Il ne s'agit pas de se soumettre à l'enfant, à ses besoins pulsionnels, ni de ne pas en tenir compte. Il s'agit de penser à propos de l'enfant, mais qu'est-ce que penser ? Penser n'est pas connaître et peut-être même que la connaissance tue la pensée (cf. notre système scolaire), la pensée est l'inverse de la certitude, l'enjeu de la fonction critique de la pensée n'est pas le savoir, ni la vérité mais l'ouverture à la quête du sens, mais le sens est souvent ambigu, fuyant, à déchiffrer. C'est pourquoi tous les manuels d'éducation, psychologiques ou pas (parents ou enfants mode d'emploi) sont des catastrophes pour les parents s'ils sont pris comme savoir et non comme outil pour la pensée, s'ils sont pris comme « c'est comme cela qu'il faut faire et non comme qu'en est-il de ce que je lis pour mon enfant et de plus en ce moment, car ce qui sera valable à tel âge ne le sera plus à un autre ? ». C'est la toile de Pénélope, ce qui s'est tissé un jour sera défait un autre jour. La pensée sera à recréer en permanence pour accompagner le développement de l'enfant depuis la naissance jusqu'à la puberté. Oui c'est un travail épuisant, surtout si le parent ne fait pas confiance à son jugement qui va découler de la pratique de cette pensée et entraîner une action par rapport à cet enfant. S'il ne prend pas le risque d'agir, quitte à se sentir faillible et impuissant, le parent est démissionnaire.

Le courage d'agir suppose deux choses chez le parent : un adulte psychiquement capable de reconnaître sans culpabilité un sentiment ambivalent, c'est à dire capable de reconnaître une dualité en lui (division du Sujet), par exemple j'aime cet enfant mais là il m'insupporte, j'en ferais bien de la chair à pâté. Un adulte qui a renoncé à sa toute puissance infantile du type « d'abord, moi j'ai raison puisque je suis investi du droit tout puissant (divin?) d'être le père ou la mère. » Ces deux réalités psychiques ne font pas bon ménage avec l'opinion générale qui refoule la réalité de l'ambivalence et favorise l'ego surpuissant et il n'est jamais facile de heurter l'opinion. A l'heure des coachs de toutes sortes, les parents demandent souvent aux psy des recettes pour leurs enfants, au lieu d'un accompagnement pour eux même pour trouver ou retrouver la capacité de penser par eux même pour leurs propres enfants, la pensée n'a pas le vent en poupe, elle n'est plus d'actualité et cela souvent au nom d'une

science qui serait (le terme n'est pas trop fort) totalitaire. Mais nous ne pouvons ignorer maintenant à quoi aboutit le totalitarisme quel qu'il soit. Donc la science ou pseudo science prendrait la place de l'être pensant, est-ce à dire que nous ne sommes plus capables de penser parce que la science a fait des bons prodigieux ? Ou que ceux qui ne font pas parti du monde scientifique ne peuvent pas penser ? Ou qu'il ne suffit pas d'être humain pour avoir cette capacité de penser ? Ou que le monde actuel refuse la pensée par inhibition ou découragement ? Que nous ne sommes plus assez libres pour nous autoriser à penser ? Ou que dans le brouhaha du monde nous ne prenons pas assez de recul dans la solitude pour nous accorder le temps de la pensée ?¹¹ Tous des hyperactifs ?¹²

Donner naissance, c'est, qu'on le veuille ou non, faire apparaître dans le monde un être nouveau, un être doué de la faculté humaine d'innover, un être autre, un être dont l'altérité est essentielle. La naissance d'un enfant signifie d'abord la venue d'autrui parmi ses semblables. C'est en ce sens que l'enfant ne reproduit rien, il est la manifestation de l'altérité, il est autre et neuf. Plutôt que de reproduction, il vaut donc mieux parler de renouvellement. Accepter ce renouvellement signifie qu'on anticipe sa propre disparition, c'est pourquoi les parents vont avoir à initier leur enfant à son histoire, à le situer dans le passé et l'avenir pour qu'il puisse élaborer un présent.

Un enfant qui naît vient de bien plus loin que ses parents, qui ne sont jamais les seuls auteurs de ses jours. La relation qu'ils ont avec leur enfant ne peut pas se dire dans le vocabulaire de l'avoir. Au lieu de dire « nous avons un enfant », les parents ne devraient-ils pas recourir à la formule biblique : « Un enfant nous a été donné » ? Et réciproquement, lorsque l'enfant sera en mesure de considérer sa naissance, au lieu de dire « je suis né », ne devrait-il pas plutôt dire : « On m'a donné la vie » ? Que je ne puisse penser ma naissance en première personne « je me suis né » me révèle donc cette vérité anthropologique : je ne peux être moi que parce que d'autres me précèdent. Il y aura donc à inscrire cet enfant dans son histoire, mais inutile d'essayer de forcer la transmission, les 3/4 de ce qu'on transmet est inconscient, nous échappe, on est surpris lorsque nos enfants adultes nous relatent ce qu'ils ont retenu, ce qui les a marqués ! La transmission psychique s'impose, au su ou à l'insu des protagonistes.

Tout bébé est inévitablement soumis à un héritage. Il va être chargé d'une mission de continuité narcissique, et d'une mission de réparation. La mission de continuité narcissique a bien été soulignée par Freud (1914), lorsqu'il décrit la façon dont le bébé est toujours dépositaire et porteur du narcissisme parental qu'il est chargé de faire revivre et dont il doit assurer l'immortalité, il a à réparer l'histoire parentale. Tout adulte a toujours des blessures, des échecs à réparer, et qui seront en partie traités par la parentalité. Tout enfant a affaire, a débattre avec l'expérience infantile du parent, avec l'enfant blessé, traumatisé, en détresse, qui est toujours vivant dans le parent. Et plus le parent répond à ses propres besoins infantiles plutôt qu'aux besoins de l'enfant réel, plus la parentalité est en échec.¹³ On peut facilement observer, par exemple, la façon dont un parent qui se plaint d'un comportement d'un enfant, va induire le comportement craint, pour satisfaire des exigences fantasmatiques. Par ses symptômes, l'enfant confirme le fantasme, car l'enfant participe d'une certaine manière à la

¹¹ Lors du Forum économique de Davos, janvier 2017, les grands de ce monde, les « élites » financières, économiques et politiques se sont vu proposer une séance de méditation « pleine conscience » pour démarrer leur journée de travaux. Ceci dans le but de favoriser la neuroplasticité du cerveau et donc de prendre des décisions plus performantes, en effet il semble démontré que cultiver la bienveillance plutôt que la compétition élargit les capacités cérébrales. Si les enseignants et éducateurs pouvaient faire de même !

¹² Patrick Landman, *Tous hyperactifs ? L'incroyable épidémie de troubles de l'attention*, 2015, Yapaka.

¹³ Cette semaine des parents descendus tous deux pour fumer une cigarette à une station de gare, ont vu le train repartir avec leur bébé à l'intérieur.

transmission, il aide le parent à satisfaire son fantasme, par amour, ce qui sera ensuite un vrai travail pour s'en défaire, une fois adulte. Plus un bébé est difficile, inconsolable, plus il met en échec les capacités parentales, et plus il attirera les éventuelles imagos parentales surmoïques, accusatrices, tyranniques. C'est aussi comme cela, entre autres, que se répète la maltraitance, par exemple. La maltraitance se répète non pas seulement parce que le parent a été maltraité, mais parce qu'il attend trop de son bébé que celui-ci répare son histoire, ou bien parce qu'il est trop identifié à son propre parent persécuteur.

Et la vie de couple dans tout ça ? Sexualité et enfant ne font pas toujours bon ménage. Certains couples connaissent un désir sexuel plus fort, beaucoup d'autres délaissent la relation sexuelle. Redevenir amante n'est pas toujours aisé pour une femme après l'accouchement, le corps a changé, le souci de l'enfant envahit. Là aussi de nouvelles relations de couple sont à inventer car la sexualité s'est transformée. La tendresse prend plus facilement le relais que le désir sexuel. Apprendre à l'enfant à supporter la solitude de la nuit, que ce soit avec la tétine, des mots apaisants, une histoire, l'odeur rassurante d'un linge ou de ce qui deviendra le doudou, tout est à inventer pour que le corps du parent ne devienne pas le doudou de l'enfant et retrouve sa libido génitale. Apprendre à l'enfant à respecter l'intimité des parents, à attendre que ses parents aient fini de se parler ou de se câliner, va faire partie des frustrations nécessaires. Partir sans lui en le confiant à un autre parent aussi. Ne pas sacrifier le désir du couple pour l'enfant, car ce désir est sa boussole, son point d'attache, la garantie qu'il est bien à sa place, qu'il est le produit d'un courant symbolique qui passe dans ce couple, PMA ou non, famille originelle ou recomposée. C'est sur un couple d'amants que l'enfant peut s'étayer pour grandir et transformer ces deux là en parents (qu'ils soient biologiques ou de substitution).

Mais l'enfant, très tôt, va chercher à contrarier le fonctionnement du couple, chercher à devenir constamment prioritaire comme aux premiers jours. Apprendre à se séparer est une épreuve pour lui inévitable et qui se répétera sans cesse dans la vie, alors autant l'aider tout de suite à y arriver. Il peut commencer à y arriver dès qu'il aura acquis la capacité de représentation de lui même et des autres (stade du miroir) vers un an, mais auparavant il est nécessaire qu'il y ait présence/absence alternées de la mère et du père. Cet apprentissage de la séparation semble poser de plus en plus de problèmes aux jeunes parents, (cf. la pratique du cododo). Qu'est-ce qui fait résistance du côté des parents ? Pourquoi ne peuvent-ils que difficilement laisser l'enfant de côté le temps d'une nuit, alors qu'ils s'investissent par ailleurs considérablement le jour ? Ce peut être que la femme devenue mère ait du mal à redevenir amante, que l'homme devenu père ait la crainte d'affronter une mère, sa compagne devenue mère, Le père peut refuser sa nouvelle paternité qui programme sa mort, il peut être jaloux du nouveau-né et en vouloir inconsciemment à sa femme devenue mère. Toujours est-il que sexualité et maternité/paternité vont se disjoindre ou se réconcilier. C'est la résurgence des sentiments œdipiens qui inconsciemment va amener des conflits sourds dans le couple. La mère aura tendance à régresser au temps antérieur à la sexualité génitale, ce sera une petite fille qui joue à la poupée avec ses enfants, exigeant d'eux tantôt une obéissance totale et immédiate, les corrigeant avec beaucoup d'exigence et d'autorité et où l'enfant ne pourra être considéré comme « un sujet », tantôt les câlinant à outrance où l'enfant deviendra un objet de jouissance pour elle. Quant à l'homme il pourra voir dans l'enfant un rival qu'il combattra jalousement pour le réduire à sa plus simple expression, ou un autre lui même à dupliquer à la puissance deux. Mais d'autres paramètres plus « nostalgiques » sont présents, notre époque semble rêver d'un monde idéal qui ne pouvait être présent à la sortie de la guerre dans les générations précédentes.

Le couple doit pouvoir s'engager dans la parentalité sans que cela remette en question ce que l'homme et la femme ont construit jusque là de leur sexualité. Si chacun peut (re)trouver sa

place dans ce grand événement initiatique qu'est la parentalité chacun arrivera à être l'amante ou l'amant et aussi la mère ou le père sans culpabilité de délaisser l'enfant pour continuer à construire le couple, sinon c'est la brèche dans laquelle s'engouffrera l'enfant pour devenir tyran, asocial, dépressif ou tout autre symptôme. Et pour assurer cette articulation, qu'elle meilleure façon que de rester amants, de se laisser rassurer par l'autre, ce qui aura pour conséquence d'accepter de se séparer de l'enfant le moment venu sans le sentir en danger pour cela. Les troubles du sommeil de plus en plus fréquents chez les bébés trouvent leur source bien souvent dans l'inquiétude de la mère qui ne peut « oublier » l'enfant pour se laisser aller à des bras plus sexués. Faire confiance à l'enfant qui doit passer par cette frustration salutaire, découvrir la solitude, trouver sa propre consolation en dehors parfois des parents. C'est la préparation à la capacité à être seul qui déterminera la solidité du futur adulte.

Donc ne pas nuire à l'enfant vous l'avez compris c'est le laisser à son avenir de nouveau-né, à son altérité, c'est l'arrimer au passé en lui racontant la belle histoire de la famille « il était une fois » en assumant l'histoire familiale, quelle qu'elle soit, en la transmettant ! C'est l'accompagner, marcher côte à côte, ni devant, ni derrière. Hier une maman m'a écrit pour résumer les difficultés de son fils de 9 ans : « la maîtresse le tire et moi je le pousse » un vrai ballot de paille ! L'enfant lui a dessiné deux personnages côte à côte, deux femmes une en jupe très féminine cheveux au vent, l'autre en pantalon avec une énorme natte sur le côté, l'une ferme les yeux, l'autre n'a qu'un œil ouvert « elle fait un clin d'œil. », les deux faces d'une mère rêvée, l'une l'idéal féminin (déjà!), l'autre la complice ?

Les enfants sont comme des éponges, ils entendent les difficultés de leurs parents et veulent les aider, ils souffrent de leur souffrance et ils ont des compétences inouïes que l'on ne met pas assez en exergue, auxquelles on ne croit pas. « Il est trop petit, il ne comprend pas, il ne sait pas », bref on le traite souvent comme un handicapé de la vie, alors que par ailleurs on lui demande des prouesses en classe ou ailleurs. Pourtant il n'est qu'à lire le récit d'enfances terribles, qui ont donné des hommes et des femmes merveilleux, Boris Cyrulnik, Marguerite Duras, Simone Weil, François Truffaut, Winston Churchill, Virginia Wolf etc. Les enfants savent grandir avec ce qu'ils ont même si c'est peu, les aider à assumer l'impossible est possible, à condition qu'on ne leur coupe pas les ailes de leur liberté intérieure et de leur créativité. Comment peuvent-ils avoir connaissance des leurs capacités et de leur forces s'ils n'ont pas l'occasion d'en faire usage parce que les parents et les autres adultes sont toujours présents et veillent sur tout. Les enfants actuels, pour la plupart, sont toujours sous le regard d'un adulte, ils sont toujours occupés, ils ne connaissent ni l'ennui, ni la solitude qui sont les grands pourvoyeurs de la pensée et de la créativité, de l'intelligence.

Du fait même qu'ils sont des nouveaux venus, les enfants sont nécessairement surprenants, non seulement pour nous, mais aussi pour eux-mêmes. Lorsque les régimes totalitaires ont, en plus d'étouffer la liberté d'expression, anéanti la spontanéité de l'homme, ils ont par là même voulu empêcher le renouvellement du monde, en déclarant que certains individus, certaines races ou certaines classes, sont par nature et pour des raisons historiques inaptes à vivre, à comprendre parce que trop différents, ne serait ce pas ce que nous sommes en train de faire avec les enfants avec les meilleures intentions du monde ? La liberté n'est pas une propriété de l'homme en tant que tel, ce n'est pas la qualité spécifique du sujet humain, mais cela procède de la dimension intersubjective de l'existence humaine. Pour que la liberté subsiste, il est donc nécessaire que l'on préserve la diversité des enfants, en laquelle se manifeste cette capacité de commencer quelque chose de nouveau. Il est donc essentiel – si l'on tient à vivre dans un monde non totalitaire – que puisse se produire de l'imprévisible, que survienne ce qu'on nomme un événement, autrement dit, laissons les enfants être inattendus, imprévisibles,

miraculeux. L'enfant est cet être qui peut, à son insu même, accomplir des miracles¹⁴, mais il ne le peut qu'en vertu de l'altérité du masculin et du féminin, et de la pluralité humaine qu'il peut fréquenter. Ne nous comportons donc pas comme ces régimes totalitaires en essayant d'éradiquer chez l'enfant tout ce qui est imprévisible, nouveau, non codifié avec nos normes d'adulte. Imprégnons le plutôt de cette altérité pour qu'il accède à une intersubjectivité qui lui fera reconnaître l'antériorité d'autrui sur lui et la pluralité humaine, puisque sa naissance dépend de deux autres vies, et, au-delà, de toute une société.

Comment soutenir le « naître parent ? »

Comment aider des parents à créer leur parentalité sans la leur confisquer ?

Comment faire vibrer un lien entre parents et enfant pour que l'enfant puisse se structurer psychiquement, se constituer une identité ? Un tiers tutélaire semble actuellement nécessaire pour beaucoup de jeunes parents, pour parler de leur rêve sur l'enfant, à partir de l'enfant qu'ils ont été, pour laisser tomber ce rêve et voir, accepter, leur enfant tel qu'il est. Cela leur permet de (re)trouver leur place d'adulte pour qu'ils puissent inscrire leur enfant dans son histoire originelle comme

« Sujet », avec sa dualité et non comme simple objet fétiche, simple bien réparateur ou consolateur. Si les parents deviennent de plus en plus demandeurs de conseils pour leurs enfants, c'est qu'en fait, ils cherchent leur chemin de parents. Le concept du parent en souffrance apparaît à la place du parent coupable. La nécessité, de lieux favorisant l'apprentissage de la parentalité dès le début existe dans les mesures de prévention, maisons vertes, ainsi que des institutions ou association soutenant et accompagnant les parents. Aider ces parents à trouver leur place tutélaire auprès de l'enfant est un véritable enjeu. Les aider à repenser leur place pour ceux qui en ont perdu la portée, pour redonner à ces places tout leur poids symbolique et ordonner le lien social. Ensuite, une fois renarcissisé, interpellé le parent à cette place reconnue par un tiers, « qu'en est-il pour vous de cet enfant ? Qu'en est-il par rapport à votre propre histoire ? » Et enfin prendre acte de l'écart qui existe entre la place que le parent occupe actuellement et son dire sur l'enfant. Dire à un enfant qui réclame à l'infini sa mère tous les soirs ? « Tu fous la paix à ma femme ou tu fous la paix à ta mère » n'a pas la même portée. Nous n'en avons jamais fini de naître à nous-mêmes, de devoir toujours extraire de nous-mêmes le cheminement dans lequel s'accomplit notre naissance, où notre moi se féconde, où nous devenons Autre. Cette longue marche du « naître » parent, se produit dans la solitude réflexive, silencieuse où apparaît notre dualité et ensuite dans la relation à autrui qui fait surgir notre désir, notre pensée, notre courage et enfin à l'aide de tous ces autres accueillants, professionnels qui nous aident à élever l'enfant jusqu'à sa liberté d'humain.

Madeleine Gueydan
Psychanalyste

Janvier 2017

¹⁴ Dans *Un sac de billes*, le prochain film de Christian Duguay, deux enfants juifs traversent, seuls, la France afin de fuir l'occupation nazie.